

Seydou Keita dans la lumière du Grand Palais

Le photographe malien Seydou Keita, célèbre pour ses portraits noir et blanc réalisés avant l'indépendance de son pays, est exposé aux Galeries nationales. Une première.



Paru dans leJDD

Quelques photos de Seydou Keita. (Seydou Keita/SKPEAC/Photo Courtesy)

"C'est la première fois que le Grand Palais consacre un photographe africain. Seydou Keita représente une génération élevée sous la colonisation et faisant le lien avec l'indépendance." Pour Yves Aupetitlot, commissaire général de la rétrospective Seydou Keita, pas de doute, [l'exposition qui s'ouvre au Grand Palais](#), à Paris, a une valeur symbolique forte car elle rend hommage non seulement à un grand artiste, mais à celui qui fut un pionnier de l'art photographique de son pays, le Mali, avant même l'indépendance, en 1960.

"Seydou était un parfait businessman"

Les oeuvres montrées, pas moins de 300 photographies en tout, parmi lesquelles ses clichés les plus anciens et les plus rares, reflètent une période tout à fait singulière dans l'Afrique de l'Ouest, courant de 1948 à 1959, parcourant ainsi les dernières années de la domination coloniale française. Sous forme de portraits posés, très nets et cadrés avec le plus grand soin, ces images révèlent les multiples visages et aspirations d'une population désireuse de se montrer prospère, élégante, moderne et pourquoi pas bourgeoise.

Lire aussi : [La revanche de l'art contemporain africain](#)

"En plus d'être un excellent photographe, raconte le marchand d'art André Magnin, Seydou était un parfait businessman. Il répétait souvent que son principal souci avait été de satisfaire ses clients. En ce sens, il avait d'emblée tout compris des enjeux de la

photographie et de la représentation." Magnin fut l'un de ses découvreurs vers 1990 pour le compte du collectionneur Jean Pigozzi, l'un des grands prêteurs de l'exposition avec la collection Agnès b et la Fondation Cartier. Il se souvient d'un homme fier et conscient de son art, "musulman très pratiquant, secret et pas très bavard, en fait plutôt froid et sec".

"Seydou avait eu trois épouses et 17 enfants mais je lui ai connu peu d'amis. Son succès international, survenu à la fin de sa vie, l'avait sans aucun doute agréablement surpris, mais il l'avait peut-être mis à distance. On ne dit pas qu'on est fortuné en Afrique, sinon on est vite dépouillé! Il s'est considérablement enrichi mais il l'a souvent caché, allant parfois jusqu'à déclarer qu'il ne gagnait rien."

Une jeunesse africaine émancipée

Né vers 1921 à Bamako, décédé en 2001 lors d'un déplacement à Paris, Seydou Keïta fut un autodidacte de la photographie. Sa vocation s'affirme dès les années 1930 au hasard d'un cadeau alors qu'il est apprenti menuisier et que l'un de ses oncles, de retour du Sénégal, lui offre son premier appareil photo, un Kodak Brownie Flash. Le jeune Keïta se passionne et, surtout, jouit des conseils de son voisin Mountaga Dembélé, un instituteur ayant lui-même appris les bases de la photographie en France, et "dont l'œuvre est malheureusement disparue", précise Yves Aupetitallot. Keïta bénéficie aussi de l'aide matérielle d'un expatrié français qui tient alors le Photo Hall soudanais à Bamako : ce dernier lui fournit les papiers et bains nécessaires aux tirages.

En 1948, année de son premier mariage, tout près de la gare centrale de la future capitale du Mali, alors encore nommé le Soudan français, le photographe improvise son studio sur une vingtaine de mètres carrés au milieu de la cour familiale. Ce choix, pignon sur rue, lui permet d'utiliser la lumière naturelle et de compter, parmi ses clients, des voyageurs en transit qui, eux-mêmes, incarnent les prémices d'une jeunesse africaine émancipée. "Sur de nombreux de ses clichés, on voit d'élégantes sénégalaises, dont on a compris par la suite qu'elles étaient liées aux chemins de fer", indique Aupetitallot, qui voit là une clé dans l'œuvre de Keïta. "Il a su capter une clientèle globalement jeune et belle, soucieuse de paraître libre, riche, volontiers vêtue à l'occidentale. Un peu comme celle d'Alain Mabanckou, premier écrivain africain à entrer au Collège de France, je dirais que son œuvre est née de la fracture coloniale, et que cela la rend encore plus passionnante et touchante."

"Regardez bien la précision des poses, que ce soit la disposition des mains, des regards ou la position de chaque pli de robe, recommande André Magnin. Keïta soignait tellement la photo qu'il cachait les moindres défauts et n'hésitait pas à embellir l'image." Pour ce faire, il dispose notamment de grands tissus chamarrés et des accessoires divers ou inattendus : parapluies, fusils, mobylettes ou même des voitures... "On reconnaît souvent les mêmes objets d'une photo à l'autre : tous lui appartenaient. Il a ainsi très bien gagné sa vie, et jusqu'à la fermeture de son studio, les gens faisaient la queue pour obtenir une séance chez lui."

"Les meilleurs artistes n'ont fait aucune académie"

Ces beaux jours prennent fin à l'indépendance, lorsque Keïta accepte de devenir photographe officiel de la toute nouvelle administration de son pays. "Il a alors, sans doute, couvert des

visites officielles de chefs d'État et bien d'autres affaires encore, mais on n'a jamais retrouvé ces clichés-là, explique Aupetitallot. On les suppose détruits ou coffrés quelque part." Quoi qu'il en soit, ils ne sont peut-être pas de la qualité, artisanale et sublime, de ses images produites au temps de son studio indépendant. Un endroit qui, de par son fonctionnement, était toujours resté libre de célébrer chacun de ses modèles à la manière décidée par Seydou Keita, dans un fascinant mélange de simplicité, d'efficacité et de raffinement.

"Il n'a peut-être pas eu conscience de faire œuvre d'art sur le moment. Il admettait lui-même n'avoir pas ouvert beaucoup d'autres livres que la catalogue Manufrance au cours de sa vie, et je l'ai vérifié. Mais cinquante ans après, il avait gardé tous ses négatifs et il en était très fier, il disait qu'il avait fait de l'art", se souvient André Magnin. "Son succès, si imprévu fût-il, l'intéressait. Il m'a raconté s'être acheté ou fait construire pas moins de 16 maisons grâce à son argent gagné sur le tard!" Un aboutissement qui reflète aussi l'indomptable et souveraine vivacité de l'art africain contemporain. "Cet art qui bouge, danse, colore, critique, estime Magnin. Cet art où les meilleurs artistes n'ont fait aucune académie, ils ont juste inventé."

Alexis Campion - Le Journal du Dimanche

dimanche 27 mars 2016

<http://www.lejdd.fr/Culture/Expo/Seydou-Keita-dans-la-lumiere-du-Grand-Palais-778617>